

L'histoire n'est au fond guère plus que le registre des crimes, des folies et des malheurs de l'humanité.

Edward Gibbon¹

J'ai enfin trouvé la tranquillité d'esprit nécessaire pour écrire ce qui doit être révélé. À l'âge de vingt-sept ans, j'ai été témoin d'un crime si monstrueux que personne n'a jamais osé en faire publiquement état. En vérité, il n'a jamais été couché sur le papier, que ce soit par la police, les journalistes ou les historiens. L'impulsion collective a été d'oublier ce qui s'était passé.

Je vais dissimuler ces journaux dans mon ancienne école et je prie instamment celui qui les trouvera de publier leur contenu.

1. *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain.* (Toutes les notes sont de la traductrice.)

Non seulement ce crime doit être dénoncé, mais je souhaite par la même occasion broser un portrait différent de l'homme qui a acquis la réputation de meilleur détective du monde.

Été 1889

Une des premières choses que j'ai apprises en tant qu'adulte, c'est que, pour les gens qui ont toujours vécu dans la peur et les préjugés, la connaissance et les faits n'ont strictement aucune importance.

Le manque de discernement a toujours été pour moi le trait le plus dérangeant de mes congénères. Selon les toutes dernières théories d'Alfred Russel Wallace, j'appartenais pourtant à la même espèce, la seule parmi les grands singes à se tenir debout sur ses deux jambes et à être pourvue d'un cerveau exceptionnellement gros. Puisqu'il n'existait aucun autre grand singe bipède à grosse tête, il s'ensuivait nécessairement que j'étais humaine. Il m'arrivait d'en douter.

Mon lieu de travail, la salle des maladies infectieuses de l'hôpital Guy à Londres, était une parfaite illustration de l'aveuglement des hommes vis-à-vis des faits. Les visiteurs se montraient conquis en franchissant l'élégante grille en fer forgé. Une fois dans l'enceinte de l'hôpital, ils étaient favorablement impressionnés par la vaste cour, la pelouse, les massifs de fleurs et d'arbustes. Les fenêtres blanches qui s'élevaient jusqu'au plafond de salles lumineuses et bien aérées donnaient l'illusion d'un agréable refuge pour les malades.

Pourtant, même un œil non exercé aurait dû remarquer la surpopulation des lieux : chacun des quarante lits de ma salle était occupé par deux ou trois patients, reliés par les fluides corporels qui suintaient de blessures infectées ou d'orifices à vif. À cause du manque chronique de place, médecins et infirmières avaient appris à fermer les yeux sur ce qu'ils savaient de la transmission des maladies dans des conditions de promiscuité excessive : la mort se propageait à la vitesse du feu dans une pinède.

Cependant, par la simple force de l'habitude, tous jugeaient la situation acceptable. Le moindre changement eût exigé de la réflexion et de l'énergie ; or personne n'était disposé à consacrer l'une ou l'autre à quiconque sinon lui-même. Par conséquent, rien ne changeait.

Si j'avais été d'un tempérament plus irascible encore, j'aurais ouvertement tenu l'hôpital pour responsable de la mort d'un nombre incalculable de patients privés de soins et de conditions d'hygiène dignes de ce nom. Mais alors, ceux qui nous confiaient leur santé et leur bien-être auraient dû partager le poids de cette culpabilité. En effet, il était de notoriété publique que la mortalité parmi les patients hospitalisés était au moins deux fois plus élevée que parmi les malades demeurés chez eux.

Parfois, je me demandais comment les gens pouvaient bien s'imaginer que les médecins soient en mesure de leur apporter une aide quelconque. Bien que les circonstances me permettent parfois de guérir certaines pathologies, ce samedi ensoleillé ne recelait nulle promesse de la sorte.

Le télégramme qu'une infirmière me remit ne fit que compliquer les choses.

Au docteur Kronberg :

Votre assistance est requise. Possible cas de choléra à l'usine de traitement des eaux de Hampton. Venez sur-le-champ. Inspecteur Gibson, Scotland Yard.

J'étais spécialiste en bactériologie et épidémiologie, le meilleur expert de toute l'Angleterre. La raison en était principalement le nombre plus que restreint de scientifiques à œuvrer dans ce tout nouveau domaine de recherche. À Londres, nous n'étions que trois, et les deux autres avaient été mes élèves. À chaque décès dû au choléra, ou si une victime semblait avoir succombé à une virulente attaque microbienne, on faisait invariablement appel à mes services.

Comme cela se produisait avec une certaine fréquence, j'avais le plaisir de travailler à l'occasion avec les inspecteurs de la police métropolitaine. C'était un groupe d'hommes fort divers, à l'esprit aussi affûté qu'un couteau à beurre pour les meilleurs d'entre eux,

et digne d'une prune pourrie pour les plus médiocres.

L'inspecteur Gibson appartenait à la catégorie des prunes. Au nombre de quinze, les couteaux à beurre avaient été affectés à la brigade criminelle : cette réorganisation avait été décidée à la suite des assassinats de Whitechapel, dans le but de donner la chasse au meurtrier connu sous le nom de Jack l'Éventreur.

Je glissai le télégramme dans ma poche et demandai à l'infirmière de héler un fiacre pour moi. Après quoi, je gagnai mon laboratoire en sous-sol et le trou dans le mur qui me tenait lieu de bureau. Je jetai quelques effets dans ma sacoche de médecin et m'empressai de rejoindre le cocher.

L'heure de trajet bringuebalant jusqu'à l'usine de traitement des eaux de Hampton fut agréable ; je vis défiler un paysage tel qu'il n'en existait plus à Londres depuis fort longtemps : verdure, air frais, et de temps à autre un aperçu de la Tamise où la lumière du soleil avait encore le loisir de se refléter. Une fois que le fleuve pénétrait dans la

ville, il devenait le cours d'eau le plus sale de toute l'Angleterre. En traversant Londres, il se chargeait de cadavres de chacune des nombreuses espèces qui peuplaient la cité, ainsi que de leurs excréments. Le fleuve les charriait jusqu'à la mer, où ils sombraient dans l'oubli. Londres possédait des réserves inépuisables d'ordures, suffisantes pour souiller la Tamise des siècles durant. Parfois, j'étais tellement lasse de cette situation que la tentation me prenait d'emballer mes quelques possessions pour aller m'installer dans un village éloigné. Là-bas, je pourrais peut-être ouvrir un cabinet ou bien élever des moutons, voire mener ces deux activités de front et être heureuse. Hélas, j'étais une femme de science et mon cerveau avait besoin d'exercice. J'étais persuadée que la vie à la campagne deviendrait vite assommante.

Le fiacre s'arrêta devant une grille en fer forgé, surmontée d'une arche imposante qui reposait sur deux gros piliers en pierre. Derrière, trois grandes tours dominaient un imposant bâtiment en brique. L'usine de traitement des eaux de Hampton avait été construite en réponse au Water Act de

1852, résultat de l'obstination de l'ingénieur progressiste Thomas Telford, qui avait joué les mouches du coche auprès du gouvernement pendant vingt ans. Il soutenait que les habitants de Londres buvaient leurs propres saletés chaque fois qu'ils tiraient de l'eau de la Tamise, ce qui entraînait des épidémies de choléra à répétition et d'autres maladies tout aussi terribles. Pour ma part, l'inertie des autorités dès qu'il était question de consacrer du temps et de l'argent à une cause importante me laissait assez régulièrement pantoise.

À environ huit cents mètres de l'endroit où je me tenais, un énorme réservoir était entouré de saules penchés vers la terre et d'herbes hautes. Ma position en surplomb me permettait de contempler la surface bleu foncé de l'eau, ornée de centaines de taches blanches : des oiseaux aquatiques, ainsi que l'indiquaient les cris plus ou moins perçants et l'agitation incessante.

Je m'éloignai du fiacre. Par les portes ouvertes de la station de pompage s'échappait un bourdonnement grave ; l'eau continuait-elle donc à être acheminée à Londres ? Si cela se confirmait, c'était plus que préoccupant,